

HOMMAGE

Femme de réflexion, engagée,

Par Kamel Bouchama

«À Paris, les étudiants de l'UGEMA, l'Union générale des étudiants musulmans algériens, décident la grève des cours. Vous êtes à Sèvres, un brillant avenir universitaire s'ouvre à vous, mais, vous aussi, vous dites non. Vous suivez le mot d'ordre de grève, vous ne passez pas vos examens, mais parce que vous ne sauriez perdre votre temps, vous écrivez votre premier roman. Et la jeune Fatma-Zorah, vingt ans, décide, pour ne pas choquer ses parents, de s'appeler Assia Djebbar : Assia, c'est la consolation, et Djebbar, l'intransigeance. Quel beau choix ! Assia Djebbar est née au mois de janvier 1957, chez René Julliard.»

Pierre-Jean Rémy
dans son discours de réception
à l'Académie

Évoquer Assia Djebbar, dans cet écrit qui lui est réservé, c'est retourner inévitablement au bercail, à cette cité millénaire, métropole antique, pour situer cette auteure-académicienne qui, après d'illustres personnages qui ont fait la gloire et la réputation de l'ol-Caesarea-Cherchell, a porté haut le drapeau algérien par son apport à la culture nationale et universelle que représente une quantité d'œuvres littéraires qui, pour le bonheur de ses admirateurs, ont été traduites dans plusieurs langues à travers la planète. Et c'est ainsi, qu'aujourd'hui, son

La jeune Assia Djebbar — la fille et la sœur — décide en 1956, pour être en harmonie avec l'esprit de famille, d'hypothéquer son avenir et d'interrompre ses études comme des milliers de jeunes Algériens, en suivant l'appel du FLN pour une grève générale décidée par l'UGEMA (l'Union générale des étudiants musulmans algériens). Là, son militantisme est avéré.

souvenir revient dans la région de ses parents et de ses ancêtres, pour nous rappeler que la capitale de Juba II continue à briller à travers les siècles, par la présence de ses personnages et les événements par lesquels ils nous gratifient, pour ne pas faillir à ses traditions, depuis ce royaume numide qui était une puissance dans le «concert des nations», pour utiliser le langage moderne. Mais au fait, qui est Assia Djebbar ? Cette question, n'est pas posée évidemment aux personnes de notre âge..., elle est posée, particulièrement, aux jeunes qui ne savent rien de leur Histoire et de ceux qui l'ont faite — mea culpa — ; parce que c'est nous qui n'avons pas accompli sérieusement notre devoir de transmission et de formation. Il faut le reconnaître ! C'est pour cette raison que je signalais en exergue, il y a bien longtemps, dans mon premier ouvrage, cette défaillance dont nous sommes, encore une fois, coupables... Je la signalais en cette phrase, sibylline pour certains, en tout cas pleine de sens pour moi et pour ceux qui savent lire entre les lignes : «J'écris pour les jeunes, les autres lecteurs m'intéressent moins parce qu'ils connaissent la vérité...» Et pour ce qui concerne Assia Djebbar, cette vérité nous la connaissons, mais hélas nous l'avons occultée en nous désengageant de cette vertu qu'on appelle le courage d'exprimer clairement nos opinions.

Aujourd'hui, après sa mort, les langues se délient et les esprits s'échauffent et s'excitent pour aller au-delà du dithyrambe. Tant mieux, disent tous ceux qui n'aiment pas les situations conflictuelles ! Car l'essentiel, disons-nous, est que nous puissions la présenter aux jeunes, qui ne la connaissent pas, afin qu'ils aient cette fierté de savoir qu'une Maghrébine, une Algérienne, une fille bien de chez nous, a été, de son vivant, au summum de sa gloire, en «femme de réflexion, engagée, lucide et romancière hors pair», comme la décrivait Pierre-Jean Rémy, membre de l'Académie française. Oui, l'essentiel est qu'ils sachent que nous avons du bon produit depuis toujours — et qu'il faille avoir, à un certain niveau du pouvoir, cette



Assia Djebbar.

Photo : DR

volonté «politique» pour le présenter convenablement et le mettre à leur disposition pour qu'il soit une meilleure et concrète émulation, celle qui les mènera vers plus de réussite dans un pays qui regorge de potentialités. Alors, après ce petit discours, un peu nostalgique peut-être, en tout cas sincère et désintéressé, allons vers eux et parlons-leur de cette bonne dame et ce qu'était sa place dans la société algérienne et ailleurs, avant d'être rappelée dans le vaste royaume du Tout-Puissant Seigneur.

Eh bien, Assia Djebbar, de son vrai nom Fatma-Zohra Imalhayène, a de qui tenir. Et cela ne nous étonne pas qu'elle devienne célèbre comme ses ancêtres, les Berbères de la capita-

le de la Numidie, ceux-là mêmes qui ont brillé par leur érudition. Nous avons en mémoire le roi Juba II, architecte, célébrité homme de lettres et de sciences, Macrinus ou (Amokrane), enfant de Caesarea et qui, des livres de droit, a acquis le renom d'un juriconsulte savant et intègre et est devenu empereur de Rome, Priscianus Caesariensis ou Priscien, également enfant de Caesarea, éminent grammairien qui a enseigné à Constantinople et dont la scolastique a émerveillé le Moyen-Age, et bien d'autres savants qui nourrissaient un véritable intérêt à la littérature et à la culture en général. Plus tard, c'est-à-dire des siècles après, on ne peut s'étonner que cette même région d'Assia Djebbar ait pu enfanter ou adopter de célèbres combattants, de grands érudits, d'illustres politiciens et d'autres hommes de culture. Ceux-là nous viennent à l'esprit, un à un, nous comblant de fierté et de bonheur. Nous avons nommé le saint et éminent savant Sidi-Braham El-Ghobri, docteur en théologie et brillant disciple du Cheikh El-Bekri de l'université d'El-Azhar, l'intrépide combattant Malek El-Berkani, fougues révolutionnaire dans toute la région des Béné-Menaceur jusqu'à Cherchell et au-delà, et Mohamed Ibn Aïssa El-Berkani, calife de l'Émir Abdelkader pour la région du Titteri, les grands-parents d'Assia Djebbar. Il y a aussi le docteur Mohamed Ibn Lerbey (ou Benlarbey), premier médecin algérien pendant la colonisation, fervent patriote et militant de la cause nationale, très apprécié par le non moins illustre Victor Hugo, son ami, qui l'a honoré de sa présence à la soutenance de sa thèse de doctorat en médecine à la Sorbonne. Bien plus tard, ce chapitre des gloires nous révélera Ahmed Benhamouda, un autre Sorbonnard, le professeur agrégé d'arabe, spécialiste en grammaire et en astronomie, auteur de plusieurs ouvrages en ces matières. Avec ceux-là, bien sûr, dans cette liste, qui n'est surtout pas exhaustive, il y a Assia Djebbar, celle qui fait l'objet de notre écrit. Ainsi, dans cette partie, nous allons donner l'essentiel de ce qu'était cette grande Dame, l'intransigente Assia, au niveau de ses études,

pour nous permettre de la présenter, ample-ment, dans ses œuvres. D'emblée, nous disons aux jeunes, pour qu'ils prennent le bel exemple sur cette battante qui s'est engagée dans la vie de l'Algérie, que depuis le collège de Blida et le lycée Bugeaud — aujourd'hui Émir Abdelkader — où elle est admise en hypokhâgne, puis le lycée Fénélon à Paris et l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres, une école de grande renommée où elle est la première jeune Maghrébine à l'intégrer, Assia Djebbar n'a jamais cessé d'apprendre, de s'appliquer, de se perfectionner et d'évoluer pour «faire de la littérature le lieu de tous les combats». Et en évoquant ce combat, nous n'oublions pas de leur enseigner qu'elle se définissait par cette éducation familiale, celle qui lui venait de ses aïeux.

Son père Tahar Imalhayène, instituteur de profession, adhère, depuis sa création, au parti de Ferhat Abbas, l'UDMA, aux côtés d'autres instituteurs qui ont eu une réelle et concrète participation pendant la révolution pour l'indépendance de notre pays. Il est conseiller général de Cherchell et délégué à l'Assemblée algérienne, élu dans le deuxième collège sous l'étiquette de son parti, l'Union démocratique du Manifeste algérien. Il démissionne de cette Assemblée en septembre 1955, avec 41 de ses collègues algériens, en guise de protestation contre la politique d'oppression et d'avilissement instaurée par les Français en notre pays. Son fils, Samir, rejoint l'ALN. Il est arrêté et sauvagement torturé. Il sera ensuite transféré en France et détenu dans plusieurs prisons.

La jeune Assia Djebbar — la fille et la sœur — décide en 1956, pour être en harmonie avec l'esprit de famille, d'hypothéquer son avenir et d'interrompre ses études comme des milliers de jeunes Algériens, en suivant l'appel du FLN pour une grève générale décidée par l'UGEMA (l'Union générale des étudiants musulmans algériens). Là, son militantisme est avéré.

Il persistera à l'être, authentiquement nationaliste, et des années après, en 2006, elle affirmera lors de son entrée parmi les «Immortels» à l'Académie française, qu'il y a eu énormément de drames humains pendant cette longue et affreuse période de colonisation de l'Algérie, son pays. «Il fut vécu, sur ma terre natale, un lourd passif de vies humaines écrasées, de sacrifices privés et publics innombrables, et douloureux, sur les deux versants de ce déchirement. Le colonialisme vécu au jour le jour par nos ancêtres sur quatre générations au moins a été une immense plaie !»

En réalité, tout son discours était basé sur la résistance de son peuple, sous cette coupole de l'Institut de France. Elle ne reprendra ses études qu'après avoir marqué sa présence dans le FLN. Elle les reprendra pour obtenir sa licence d'histoire et préparer, sous la direction de Louis Massignon, un diplôme d'études supé-

Assia Djebbar est au Centre culturel algérien ainsi qu'au Fonds d'action sociale à Paris où elle se consacre à aider ses compatriotes, les émigrés. Ce qui ne l'éloigne pas du tout de ses colloques universitaires, de ses voyages et de ses œuvres romanesques. C'est dans cette ambiance de travail que viennent les autres romans : L'Amour, la fantasia, Ombre sultane et aussi Le Blanc de l'Algérie.

rieures dans la même matière. En mars de l'année 1958, elle convole en justes noces, avec Ahmed Ould-Rouïs, un militant actif du FLN, qu'elle rejoint à Tunis où il vivait dans la clandestinité sous le pseudonyme de Walid Carn. Elle collabore en même temps à *El-Moudjahid*, organe central du FLN, avec Frantz Fanon, où elle s'occupe des enquêtes auprès des réfugiés algériens à la frontière algéro-tunisienne. C'est là, à cette période, en 1959, qu'elle supervise une série de textes-documents, sous le titre : *Journal d'une maquisarde*, des textes qu'elle reprend entièrement pour les mettre en ordre, dans une meilleure rédaction.

De 1960 à 1962, elle est assistante d'histoire de l'Afrique du Nord à l'Université de Rabat, où elle a, comme doyen, son ancien professeur à la Sorbonne, Charles-André Julien. À l'indépendance, elle rentre au pays. Elle enseigne, de 1962 à 1965, l'histoire moderne et contemporaine de l'Afrique du Nord à la Faculté d'Alger, et s'occupe des activités culturelles dans le cadre d'organisations nationales. En 1965, elle

réside à Paris mais regagnera l'Algérie en 1974. En 1975, elle divorce d'Ahmed Ould-Rouïs. En 1980, elle se marie avec le poète Malek Alloula et s'installe dans la banlieue parisienne. Elle continue de produire dans son domaine. Elle ne s'arrêtera pas d'écrire, en même temps qu'elle enseigne chez elle, en Algérie, puis en France, et en Amérique à partir de 1995, à Berkeley University of California, à l'université de Bâton-Rouge en Louisiane (Etats-Unis) où elle a dirigé le Centre d'études françaises et francophones. Elle quitte la Louisiane pour la New York University en 2001. De cette grande activité, elle sera bien récompensée par ceux qui savent apprécier la culture et la mettre à la place qui est sienne. De ce fait, Assia Djebbar sera également docteur honoris causa des Universités de Vienne (Autriche), de Concordia (Montréal) et d'Osnabrück (Allemagne). Après ce bref parcours sur ce qu'ont été ses études, sa participation à la révolution et ses activités professionnelles, faisons découvrir à nos jeunes sa production dans le cadre de la littérature et ses distinctions internationales qui l'immortalisent et la grandissent dans le cœur de chaque Algérien et des autres, dans le monde du savoir.

1956, elle a à peine 20 ans quand elle se jette à l'eau. La grève décidée par le FLN aidant, elle va s'aventurer dans le champ fertile de l'écriture. Elle ne peut pas rester inactive car, outre son militantisme au sein des cellules de l'UGEMA et du FLN, elle fait paraître son premier roman, *La Soif*. En 1958, elle va renouveler son expérience avec son deuxième roman *Les impatients*. En 1960, elle écrit des poèmes, et son troisième roman, *Les Enfants du nouveau monde*, paraît en 1962.

Ne dit-on pas que l'appétit vient en mangeant ? Eh bien, Assia Djebbar a un solide appétit, puisqu'elle va publier des études et des articles dans plusieurs périodiques algériens. Elle sera également à la Radio algérienne pour apporter sa positive contribution. En 1965, elle séjourne à Paris et publie son quatrième roman : *Les Alouettes naïves*. Elle se dirige ensuite vers le théâtre et produit avec son mari Walid Carn (Ahmed Ould-Rouïs) une pièce intitulée *Rouge l'aube* qui sera traduite en arabe et présentée au Premier Festival panafricain, en juillet 1969. Sans répit, elle poursuit ses activités de critique littéraire et cinématographique dans la presse algérienne, en même temps qu'elle se livre à des activités théâtrales à Paris en tant qu'assistante de mise en scène et adaptatrice. Et c'est cette expérience qui la mène à réaliser en 1977, pour la télévision algérienne, un long métrage, *La Noubia des femmes du mont Chenoua*, après trois mois d'enquête auprès des femmes de sa région et six mois de

tournage. Le film est prêt en 1978. Une année plus tard, en 1979, il obtient le Prix de la Critique internationale à la biennale de Venise.

En 1980, elle publie *Femmes d'Alger dans leur appartement* et, en 1981, elle s'associe à la traduction de l'arabe au français du roman de l'Égyptienne Nawel Es Saâdaoui : *Ferdaous, une voix en enfer*, une traduction qu'elle agrémente d'une importante préface. Et en 1982, elle signe un nouveau film : *La zerda et les chants de l'oubli*, un film à caractère historique et musical.

Assia Djebbar est au Centre culturel algérien ainsi qu'au Fonds d'action sociale à Paris où elle se consacre à aider ses compatriotes, les émigrés. Ce qui ne l'éloigne pas du tout de ses colloques universitaires, de ses voyages et de ses œuvres romanesques. C'est dans cette ambiance de travail que viennent les autres romans : *L'Amour, la fantasia, Ombre sultane* et aussi *Le Blanc de l'Algérie*. Elle produit encore et encore. Elle livre à ses lecteurs : *Loin de Médine, Les Filles d'Ismaël, Oran, langue*